

# Livre féministe : un salon à soi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **76 (1988)**

Heft [8-9]

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278765>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



## Livre féministe : un salon à soi

*Virginia Woolf revendiquait une chambre à soi. Pour écrire, entre autres. Soixante ans plus tard, l'écriture féminine nécessite un salon à soi. Pour les mêmes raisons et pour d'autres encore. Brigitte Mantilleri a mené l'enquête à la 3e Foire internationale du livre féministe de Montréal.*

Par une chaleur inhabituelle pour les Canadiens, Montréal, la ville la plus cosmopolite du Québec, accueillait, du 14 au 19 juin 1988, la 3e Foire internationale du livre féministe, après Londres en 1984 et Oslo deux ans plus tard. A l'ombre de la patinoire couverte du centre universitaire se tenait l'événement attendu avec émotion par les dames du livre et de la presse qui croient que le féminisme n'est pas mort : plus de 300 exposantes et 200 auteures, dont Dacia Maraini, Maryse Condé, Ellen Kuzwayo, Aïcha Lemsine, venues des quatre coins de la planète pour se rencontrer, parler, participer à des tables rondes sur la mémoire, le pouvoir ou les stratégies de la conscience féministe...

Mais aussi et surtout pour travailler, vendre, passer des contrats, établir des contacts entre professionnelles. L'occasion unique de communiquer entre consœurs dispersées de par le monde comme autant d'antennes pas assez puissantes : à une ou deux exceptions près, les maisons d'édition féministes sont petites et régionales — la Hachette féminine n'étant pas encore née !

La foire leur permet donc de s'ouvrir à d'autres horizons, de trouver le livre étranger à leur mesure pour s'embarquer dans l'aventure de la traduction ou de la coédition ou de trouver « l'écrivaine ».

Les auteures sont là pour les rituelles signatures de livres. Elles déambulent d'un stand à un autre afin de trouver, qui une traductrice, qui une maison d'édition étrangère. Comme dans tous les salons professionnels, les affaires se règlent rapidement ou s'amorcent au détour d'une allée...

Autre avantage de cette foire, les intéressées n'ont pas besoin de prouver par « a » plus « b » la nécessité d'une écriture féminine, féministe. Elles parlent contenu, qualité, vente... Et devraient même en parler plus, de l'avis de certaines éditrices venues là pour discuter, entre professionnelles, des



Affiche de la 3<sup>e</sup> Foire internationale du livre féministe.

stratégies de vente et de solidarité dans le partage des expériences. Une nécessité si l'on observe le panorama du livre féministe qui, depuis la flambée des maisons d'édition dans les années septante, s'est rétréci comme peau de chagrin. En RFA par exemple, bon nombre d'éditrices ont fermé leurs portes. Les causes sont multiples : la mauvaise gestion, les changements de besoins du marché, l'impossibilité de s'adapter aux normes de rendement et de rapidité exigées en cette fin de siècle trépidante. Autre facteur non négligeable, les



L'équipe de SAGE, publication trimestrielle des féministes.

grands groupes flairant la bonne aubaine, ou de bonne foi, ont ouvert des collections « femmes » coupant l'herbe sous les pieds des artisanes du livre.

La Foire du livre, tour de Babel de l'écrit, n'a pas oublié la presse féministe. De nombreuses rédactrices sont venues présenter leur « produit », un « produit » auquel elles croient ferme, le publiant parfois au prix d'énormes sacrifices. Les publications féministes pèchent par manque de fonds — non de contenu — pour cause d'idéalisme exacerbé. Giovanna Mérola, la rédactrice



## Le bébé de Yolande

J'ai dit à mon père : « J'ai pas fait d'enfant, mais voilà mon bébé ! » racontait Yolande Fontaine. Son bébé ? « Plume Fontaine », une agence d'attachées de presse spécialisée dans la promotion du livre féministe. « Je travaillais dans un grand groupe de presse. Lorsqu'ils ont éliminé mon poste en 1982, je me suis lancée à mon compte. »

Elle obtient son premier contrat pour promouvoir une « Histoire du 8 Mars » éditée par l'équipe de « Remue-Ménage ».

« Ça a très bien marché ! Maintenant les auteures demandent directement aux éditeurs de m'engager. »



Yolande Fontaine.

Elle s'accroche, bien que la promotion du livre féministe, le vrai, ne soit pas une tâche facile, les grands groupes d'édition ayant des collections « femmes » : « Dans lesquelles on peut trouver « Comment faire l'amour à un homme » à côté d'ouvrages d'écrivaines engagées », ironisait-elle.

après l'échec notoire de « La Vie en Rose », une publication canadienne flamboyante qui fit le pari du plus commercial et sombra malgré tout.

En attendant les solutions, l'événement surprise annoncé à la télévision canadienne a été la création d'une Association internationale de la presse féministe décidée le 17 juin 1988 autour d'un sandwich canadien, après cinq jours de discussions échelonnées. Quatre représentantes pour commencer : Lidia Falcón en Espagne, Giovanna Mérola au Venezuela, Ghila Benesty Sroka au Canada et Brigitte Mantilleri en Suisse.

Le but de l'association étant de faciliter les échanges d'informations, de traduire des textes, de faire pression dans la presse nationale pour combattre l'une ou l'autre injustice, de soutenir les périodiques en danger (dictature ou fondamentalisme), de faciliter la distribution à l'étranger.

L'enthousiasme des premiers balbutiements est grand et les statuts se concoctent à Madrid.

Quant à ce dossier, il débute là où se termine sa présentation, sous forme d'une série de portraits, de rencontres avec des « personnages », permettant une approche de l'écrit au féminin dans tous ses états ; du livre à la revue en passant par la publicité et l'archivage de la parole...

intellectuelles noires, était présente à Montréal.

en chef de « La Mala Vida », la première publication féministe d'Amérique latine, vive, corrosive, scandaleuse, veut envers et contre tout demeurer indépendante et refuse la publicité qui signifie, pour elle, le début des compromis et le risque de se perdre. Le prix de cette « liberté » : un mini-tirage pour une somme de travail exorbitante.

Pour ou contre l'entrée sur le marché est devenu un des principaux thèmes de réflexion demeuré sans réponse. Surtout